

Claire Mestre

Objets d'amour en cage

2017

Dans le cadre de l'exposition d'Arnaud Théval *L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus*
Musée des Beaux-arts d'Agen, Les Jacobins.

Objets d'amour en cage

Objets d'amour en cage

C'est l'imagination non pas la raison qui crée le lien entre les hommes

Hanna Arendt

Champ 1

Je m'assois, elle me regarde de côté... franchement je la kiffe... qui m'aurait dit que j'accepterais de voir une psy ! franchement, elle me vend du rêve, elle a la classe, pas comme les autres...

Quand je suis venu la première fois, il a fallu me traîner, je ne me rappelle même plus comment cela a pu se faire. J'étais fou de douleur, Stéph, ma copine, m'avait quitté pour un connard, et ma mère m'a dit ça comme ça au parloir... Déjà, j'étais pas très bien, mais quand ma mère m'a annoncé la nouvelle, je ne pouvais pas le croire, me faire ça ! On avait juré que la prison ne changerait rien entre nous... après je ne sais plus, j'avais du sang partout, je voulais mourir... j'ai enfoncé une lame profond dans mon poignet... maintenant j'ai une cicatrice, des fois, je passe mon doigt dessus. On m'a enlevé ma lame, mais j'en ai refait une.

Un jour, mon co-détenu a brisé un miroir dans notre cellule, j'ai vite pris un éclat, juste ce qu'il me fallait, long et pointu, je l'ai enroulé de sparadrap pour le manche... , cela fait comme un petit couteau, je le garde dans ma main, c'est mon porte-bonheur, cette lame est encore mieux que la précédente.

La psy, elle m'a rassuré, et surtout elle m'a dit une phrase qui m'a embrasé le cœur : mais oui vous êtes important ! ouip, c'est pas parce que j'ai fait un casse, c'est pas parce que ma meuf m'a quitté, que j'suis rien du tout... Même ma daronne elle a pas été à la hauteur, t'en trouveras une autre, qu'elle m'a dit ! Au début, j'avais peur que les surveillants entendent mes mots... la pièce est toute petite, juste un petit

bureau dans un coin, c'est là qu'elle écrit ses ordonnances... et là aussi elle m'a rassuré, secret professionnel qu'elle m'a annoncé... elle m'a pas calculé comme un nul, elle m'a juste dit de m'asseoir et de lui raconter ce qui s'était passé. Bon, j'ai pas tout dit, c'est vrai avec Stéph, c'était pas tous les jours rose, moi aussi je l'ai trompée, mais bon... ah oui, elle m'a dit un autre truc... que j'avais dû avoir des grandes peurs petit, ben à vrai dire, je ne sais pas vraiment. Quand je pense à quand j'étais petit, oui, j'avais peur d'être seul, surtout quand ma mère partait de la maison, et ce que j'adorais c'est aller à la chasse avec mon grand-père, et ça, c'est incroyable, elle a tout compris.

- Bonjour Khaled, quoi de neuf aujourd'hui ?

Elle commence toujours par la même phrase. Aujourd'hui, elle a l'air fatiguée, peut-être que son mec la bat, qui sait. Elle est mariée, elle a aussi des enfants, un surveillant me l'a dit. Elle est pas trop vieille, j'aime bien ses colliers, ils me font penser à l'Algérie.

- Rien, Madame, c'est comme d'habitude.

La peur est-elle toujours là ? La dernière fois, nous avions évoqué la peur...

Oui, j'ai peur. Je serre ma lame dans ma poche de survêt. Elle est juste à la taille qu'il faut. Je glisse mon doigt le long du manche, je sens les couches de sparadrap, et je mets le bout de mon doigt sur la pointe. Si je veux, je me lève, et je lui plante dans la poitrine, non dans le cou, ou sur le visage. La peur me rend violent. Mais je suis capable de ne rien montrer, surtout ici, certains en profiteraient. Donc, faire comme si de rien n'était.

- Euh, oui, vous savez ici, tout le monde a peur !

Comment lui expliquer ? Si tu montres ta peur, t'es mort ! C'est une faiblesse qu'il ne faut montrer à personne. L'autre jour, dans la cour, j'étais suivi par Momo qui veut absolument que je fasse passer un colis à un autre détenu. J'avais ma lame dans ma main, je la tenais ferme, et je répétais le mouvement dans ma tête : s'il pose sa main sur moi, je me

retourne d'un bond, je lui plante la lame... en attendant, je faisais semblant de discuter de tout et de rien avec mon pote Francis, comme si je ne l'avais pas vu... Ici, tout le monde voit tout le monde, je marchais, je parlais, je calculais la distance qui me séparait de lui, et je scrutais le surveillant debout dans l'entrée de la cour, voit-il notre cinéma ? A la fin de la promenade, j'étais tellement soulagé que Momo ne m'ait pas abordé que j'aurais embrassé le maton. En le croisant, je lui ai parlé d'un match de foot, il a vu que j'étais excité, et un moment, je me suis dit merde t'en fais trop, il va me fouiller, il me regardait bizarrement, bon, je me suis dit, cache ta joie. Gagné une bataille, mais attention à la guerre.

- Oui, sans doute, mais celui qui vous a fait le plus peur, n'est-ce pas votre père ?

Pourquoi qu'elle me cause de mon père ? Non mon père ne me faisait pas peur, sauf quand il était bourré. Là, je partais me cacher et avant qu'il me retrouve... sauf une fois, il a grimpé les escaliers quatre à quatre, parce que je l'avais insulté, et je pensais qu'il ne m'avait pas entendu. J'ai pris une de ces branlées, ma mère faisait comme si de rien n'était... j'aurais mort qu'elle aurait pas levé le petit doigt ! Bon d'accord, un autre jour, il a menacé de me jeter par la fenêtre... je serre ma lame dans ma poche parce que mon cœur s'emballe et ma poitrine se serre. Bon, parfois... il aimait pas qu'on fasse du bruit... là où j'étais tranquille c'était chez mon grand-père, le père de mon daron, il m'a appris à chasser

- À chasser ? Mais racontez-moi cela !

Je lui raconte. On partait au petit matin dans la campagne, lui avec son fusil, moi avec mon lance-pierre. C'est lui qui me l'avait fabriqué : il avait taillé une branche d'un arbre en forme de Y, il avait noué un morceau de caoutchouc qu'il avait découpé. Ensuite, il m'avait appris à tirer sur les pigeons.

- Ah oui, sur les pigeons, vous dites ?

Là, mon esprit s'envole, il y en a pleins des pigeons dans la prison, de vraies cochonneries parce qu'ils chient partout. Je les observe de ma fenêtre, ils ont leurs petites habitudes, y en a

qui leur laissent des miettes, alors ça fait des petits troupeaux de pigeons. Et là, pim, je leur tire dessus !

- Ah bon, vous leur tirez dessus ?? Vous avez un lance-pierre ? Son ton est ironique, elle me prend pour un branlot... , Mme le docteur, j'ai mieux : une arbalète ! Elle n'a pas l'air de me croire. Ah, je suis content de moi, je vais lui apprendre ce que c'est qu'une arbalète ! Mais elle, ce qui l'intéresse, c'est comment je l'ai fabriquée. Eh bien, c'est pas facile ! surtout il faut trouver comment la cacher, pour l'instant, je la transporte entre la bibliothèque et ma cellule.

Contre-champ 1

Depuis que j'ai accepté d'être psychiatre en milieu pénitentiaire, j'avoue que je n'y ai pas trouvé mon compte. J'ai mis du temps à m'adapter aux contrôles, aux relations hiérarchisées, à cet univers... Le pire, c'est le bruit des portes, ce cliquetis m'est insupportable, il m'arrive même d'en rêver. Heureusement, j'ai rencontré des personnes sympathiques, je dirais même plus, attachantes, simples et sincères, des gardiens surtout.

Avec les prisonniers, ce n'est pas facile, la rencontre se fait très rarement, je suis trop près de l'administration pour être crédible. Je ressemble donc à une distributrice de médicaments. Sauf avec Khaled...

Au début, j'avais affaire à un animal sauvage. Il avait fait une tentative de suicide après une histoire de cœur. Ma première rencontre avec lui avait un enjeu considérable : soit je le déclarais encore suicidaire et il quittait la prison pour l'hôpital, soit il acceptait que je le soigne. Nous étions dans mon bureau minuscule, pas vraiment accueillant. Il était complètement assommé par les médicaments, il regardait dans tous les coins, j'ai dû l'apaiser. Ici, on respecte mon travail, personne ne vient écouter. Les bruits de la prison traversent la porte, des gardiens veillent à ma sécurité, mais rien ne filtre des entretiens.

Je ne sais pas comment cela a pu se produire, quelque chose lui a plu de ma personne, je suis assez vieille pour être rassurante sans doute.

Il a une façon de se tenir un peu désinvolte. Son air d'enfant abandonné m'a séduite, j'ai eu envie de l'aider. Un gardien m'avait glissé qu'il le trouvait encore inquiétant, on le surveillait de près.

Je le vois régulièrement depuis. Il entre, il fait le tour de mon bureau, il s'assoit. Nos chaises sont séparées par un espace vide, je suis de trois-quart face à lui. Au début il baissait la tête, jetait des coup d'œil par en dessous avec toujours sa main droite dans sa poche de survêtement. Comme si j'allais le battre. Maintenant il peut me regarder, son corps s'est redressé, ses mains sont toujours immobiles, (mais pourquoi tient-il toujours sa main droite dans sa poche, a-t-il une infirmité ?) et il me répond !

Au début, c'est moi qui parlais : je mettais en récit le peu que je connaissais de lui, ce que j'imaginai de ses attitudes d'enfant effrayé. Je ne laisse pas trop le silence s'installer, ça semble l'angoisser, son corps se tend et il semble prêt à bondir...

Le calme tient donc à un fil, le fil de nos brefs échanges. Il m'a dit ne pas avoir de bonnes relations avec sa mère, mais j'étais sûre que la peur venait de son père : un père alcoolique est souvent violent et imprévisible. C'est vrai, ce n'est pas facile de rentrer dans le vif des relations qui font mal, mais j'y vais comme un sapeur pompier qui fonce sur un feu qui couve.

- Bon, parfois... il aimait pas qu'on fasse du bruit... là, où j'étais tranquille c'était chez mon grand-père, le père de mon daron, il m'a appris à chasser.

C'est incroyable, cette phrase est une ouverture ! J'hésite : soit je l'encourage à parler de ce père violent, manifestement souffrant, soit je me saisis de ce nouveau personnage, le grand-père. Je m'entends lui répondre sur le grand-père !

Et là, un flot de paroles. J'ai donc trouvé le personnage-clé, celui auquel il peut s'identifier sans égratigner l'image qu'il a de lui-même, sans honte et sans peur. J'éprouve un sentiment

de joie. Oui de joie, c'est le sens de mon travail qui émerge ! Son récit est un peu confus : le départ au petit matin avec le grand-père armé d'un fusil. Il mime comment il tire sur des oiseaux, des pigeons dit-il, et il utilise sa main qui était jusqu'à présent cachée dans sa poche. Elle est tout à fait normale... Son regard s'anime, il imite le tir avec un lance-pierre, enchaîne un dialogue imaginaire avec son grand-père, « ne fais pas de bruit, vise bien, ferme un œil » et je suis éberluée d'être la spectatrice d'une scène de chasse. Je suis intriguée par le détail des pigeons... oui, je m'en doutais, à travers les pigeons il parle aussi de la prison... deux scènes se chevauchent : la chasse dans une campagne avec la présence bienveillante du grand-père et son activité de tir de la fenêtre de sa cellule. Pigeon, oiseau familier comme poulet, métaphore de l'homme en uniforme ? Mise en acte d'une agressivité bridée ? Je ne suis pas sûre que ces rapprochements et mes associations aient un sens pour lui. Je m'en abstiens. Il continue plutôt sur la fabrication d'une arbalète. J'ai peine à le croire, c'est gros une arbalète...

Champ 2

Fabriquer une arbalète, j'ai adoré... Au début je voulais faire un lance-pierre et j'ai repensé aux gestes de mon grand-père : la taille d'un bois de noisetier après avoir choisi méticuleusement la grosseur et surtout l'angle entre les deux branches du manche ; la découpe d'un morceau de caoutchouc trouvé dans son estanco, un endroit plein de rebus, qui sentait la poussière, le bois coupé, l'essence, la colle avec des toiles d'araignées partout qui me dégoutaient. Puis j'ai changé d'avis. J'ai toujours rêvé d'être un chevalier avec une arbalète comme sur une image que je regardais dans un livre d'école. Je me suis demandé comment faire. Je l'ai dessinée.

Mme le docteur aime bien que je lui raconte, je me demande pourquoi, c'est marrant. Elle me demande quels sont les ma-

tériaux que j'utilise, comment je les choisis, comme je les lie entre eux, comment je défie l'attention des matons pour la cacher.

C'est bizarre, mais mon arbalète est devenue le centre de ma vie, je l'aime et j'y tiens comme un drogué à sa drogue... c'est pas vraiment la bonne image, parce que la drogue, c'est un plaisir fugitif... tu dois en reprendre pour à nouveau planer.

Je lui raconte donc, comment j'ai ramassé des morceaux de tubes et de bois, j'ai chipé des bouts de ficelles... j'ai pris des mines de bic en guise de flèches. Je la cache dans la bibliothèque derrière une rangée de livres, puis le soir je l'emporte dans ma cellule. Mon co-détenu est jaloux. Je fais hyper gaffe à lui, il pourrait la détruire.

Depuis que je parle avec Mme la docteur, je me sens mieux, va donc savoir pourquoi, parler d'une arbalète et de mon grand-père ! Quand je regarde mon arme à dégommer les pigeons, j'ai l'impression que Mme la docteur la regarde avec moi puis qu'elle me regarde et je me sens fier ! Je ne suis plus à l'étroit dans ma cage thoracique, j'ai l'impression que je me suis agrandi et que les autres me respectent. Par contre, je ne baisse pas la garde, jamais, j'ai toujours ma lame dans ma poche, faut pas déconner... Tout le monde croit que j'ai une autre copine... Qu'est-ce qui t'arrive Khaled, t'as l'air bien, t'as trouvé une autre meuf ? Hi hi.

Un jour, après son « Bonjour Khaled, quoi de neuf aujourd'hui ? », elle m'a posé des questions sur mon grand-père : Que faisait-il ? Où je chassais avec lui ? D'où venait-il ?

J'étais un peu étonné, car je ne sais pas grand-chose de lui, je sais juste qu'il a vécu la guerre en Algérie... un truc de ouf, je crois que c'était horrible, les Français, ils torturaient les Arabes, et les Arabes, ils se battaient pour l'indépendance de leur pays... mais il n'aimait pas en parler ; il disait juste : « Tu vois, quand on était dans le djebel, on se cachait, on écoutait le vent, le vol des oiseaux, et parfois, y avait une attaque... pim on leur tirait dessus... ». Je trouvais que ça ressemblait à un western, et je les imaginais avec des plumes dans les cheveux

et les Français avec des chapeaux de cow-boys, et les Indiens gagnaient !

Mme le docteur paraissait passionnée par cette histoire. Un jour, elle est venue en disant qu'elle avait beaucoup réfléchi à tout cela. Ah bon ? t'es sérieuse que j'avais envie de lui dire ! Mais c'est du passé tout cela ! Mais comme elle a déjà deviné beaucoup de choses sur moi, j'ai fait le mec attentif. Et elle a dit : « Votre père a du beaucoup souffrir de cette histoire de guerre, et vous en savez sans doute plus que lui. Généralement les pères ne racontent pas leurs blessures à leur fils, c'est plus facile de les évoquer avec un petit-fils... ». J'étais encore étonné, mais c'est vrai que mon père et mon grand-père ne se parlaient jamais, comme s'ils se craignaient.

Après ça, j'ai essayé d'en parler à ma mère au parloir. Elle m'a regardé complètement ahurie, c'est quoi ces histoires ? T'es fou ou quoi ? Tu veux faire le détective ? J'en sais rien moi, demande lui... En parler à mon père, c'était craignos... et puis mon grand-père il était mort, mort et enterré.

Contre-champ 2

Une arbalète, j'aurais aimé qu'il me la montre... je n'ai pas osé le lui demander. Autant rester dans l'imaginaire après tout, l'intérêt de cet objet est ce qu'il suscite dans la mémoire de Khaled. Et puis je ne veux pas avoir l'air d'encourager ce qui est interdit dans ce lieu : garder un objet potentiellement dangereux.

Je ne suis pas vraiment intéressée par toute cette fabrication, c'est ennuyeux. Je fais semblant de l'écouter. Il mime ses gestes de construction, de tir par la fenêtre, me raconte son ordinaire dans la prison, ses précautions, son jeu de cache-cache avec les gardiens, l'attention suspicieuse à son voisin de chambre. Je prends quelques notes après son départ, j'en apprends plus sur la prison que sur lui-même. Il est mes yeux dans ce lieu

Contre-champ 3

clos et triste. Parfois, un cri traverse le bureau, il ne l'entend même pas, et moi, je me demande : Qu'est-ce qui se passe, une agression ? Une crise d'angoisse ? Va-t-on venir me demander de l'aide ?

Cette arbalète est un trésor de mémoire, quand même... c'est un lien au grand-père, j'aimerais bien connaître son histoire, pourquoi est-il si important ? C'est sûr, Khaled devait vivre des moments de répit auprès de lui, dans une vie au sein d'un couple infernal. Je me souviens aussi des moments de mes vacances d'été, enfant, comme des échappées d'un quotidien qui était parfois dénué de toute fantaisie. Cet objet est donc l'indice d'un passé tranquille, libre, une ouverture vers l'imaginaire. Mais comment était-il ce grand-père ? Pour l'heure je n'ose pas le lui demander et risquer de briser ce flux de paroles qui lui fait du bien. Mon attention est tout de même attirée par un détail : Quand il tire sur un pigeon, il dit : « Ouais, c'est ça dégomme le celui-là »... cette phrase dite machinalement, je suis sûre qu'elle vient du grand-père, que vise-t-il ?

Cette fois-ci, je vais le lui demander : Que faisait-il dans la vie ce grand-père ? Où chassait-il avec lui ? D'où venait-il ? Sa réponse me submerge d'émotion. La guerre... les tirs qui viennent du djébel pour arriver ici, dans ce lieu de misère... A-t-il conscience de cet héritage historique ? De quelle mémoire silencieuse est-il le héraut... ?

Il fallait sans doute rassembler les pièces de ce puzzle familial, de cette transmission virile chaotique qui passe par les gestes. La rencontre d'après, je me risque à une interprétation pour mettre en lien la guerre vécue par son grand-père, l'alcoolisme de son père, et sa condition. Après tout, il en fera ce qu'il voudra, c'est lui le maître de cérémonie. J'ai été agréablement surprise par sa réaction, il m'a dit qu'il en parlerait à sa mère... à suivre donc.

Ca y est je suis en vacances, vraiment épuisée... il me faut beaucoup de repos, j'ai choisi une pile de livres à lire, quelques lettres à écrire... changer les idées, ce sera très facile. J'ai dit à Khaled que je partais pour quelques semaines en vacances, il a l'air très concentré sur quelque chose, je ne sais pas quoi. Il a pris peut-être goût aux ateliers de menuiserie. L'été n'est jamais période facile pour mes patients-prisonniers : les équipes de soin partent en vacances, et les quelques loisirs qui pénètrent dans la prison sont absents. Les rechutes peuvent arriver. J'ai promis à Khaled que l'on se reverra dès mon retour, je l'ai encouragé à écrire si une idée ou un rêve lui semble important à me raconter.

De façon générale, j'oublie mon activité professionnelle quand je suis en vacances, cela participe à ma capacité de me ressourcer rapidement pour affronter la souffrance de mes patients le reste de l'année.

Cet été, je pars comme d'habitude à la campagne dans notre résidence secondaire, avec mon mari, je vais y retrouver mes enfants, mes petits-enfants, au milieu des arbres et des fleurs. Je retrouve mon bureau face à une fenêtre qui donne sur un gigantesque frêne : il est le gardien de mes pensées. Je n'ai aucune tentation pour regarder ma messagerie : il n'y a pas de connexion internet et j'ai promis à mes proches de ne pas m'embarrasser du téléphone. Une vraie clôture du monde du travail !

Un jour, nous décidons de visiter une grande brocante dans le village auvergnat où nous séjournons. Les allées sont pleines d'objets hétéroclites, souvent sans valeur. Les enfants vendent leurs jouets abandonnés, les adultes vident leur placard. Soudain, mon regard croise un meuble que je reconnais aussitôt : une coiffeuse en marqueterie trône au dessus de caisses pleines d'objets anciens. Je m'avance et je la regarde, la touche, ouvre ses tiroirs, me regarde dans son miroir, tire sur son plateau recouvert d'un tapis vert... je suis envahie par les gestes de

ma grand-mère qui, tous les matins, s'asseyait devant, lissait sa chevelure grise pour la relever en chignon, reposait sa brosse après en avoir ôté les cheveux, ouvrait les tiroirs, choisissait ses bijoux, les posait sur le plateau, les mettait un à un. Enfant, je la regardais fascinée par ce meuble féminin, qui renfermait des trésors, des bijoux offerts ou achetés, témoins d'un événement ou bien d'un amour... Debout devant la coiffeuse ouverte à ma rêverie et à mes souvenirs, je suis soudain traversée par une autre image : l'arbalète ! Mais pourquoi donc ? Je pense à Khaled ; il a dû vivre exactement ce que je suis en train d'expérimenter : Les réminiscences d'un être et de ses gestes à travers un objet. Mais oui, les objets sont les gardiens de la mémoire ! Quelle joie ! J'achète la coiffeuse, et le jour même je la remplis des quelques bijoux que j'ai apportés (mes colliers en perles : en faux ambre et en agathe d'Afrique, en coquillages de Tahiti, en graines du Brésil et de Madagascar, en corail du Maroc...), je m'assois devant, je lisse mes cheveux et je songe que je suis moi aussi devenue grand-mère. Ce faisant, je suis encore une enfant qui regarde la vieille dame élégante, apprend d'elle les gestes de la séduction et de la féminité. Je regarde l'enfant avec le même regard de tendresse que je voudrais adresser à Khaled. Je vis le même enchantement que lui avec son arbalète.

Champ 3

Je compte les jours. Mme le docteur me manque... Où est-elle ? Je sens monter en moi une charge, c'est de la colère je crois... Il fait chaud, trop chaud, je ne supporte plus la promiscuité avec mon voisin imbécile, qui me nargue. T'es qu'une momie... Alors ton docteur dingologue elle est partie ? Il dit des trucs grossiers... En plus, il pue des pieds. Rien à foutre, elle est comme les autres femmes, elle s'en fout de moi. Elle m'a abandonné.

La nuit, je tourne et me retourne, je repense à Steph, je la déteste. Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Je me sens nul, je traîne, et je tiens plus que jamais à ma lame dans ma poche. Je l'ai tellement caressée, que le tissu est devenu très lisse et doux mais gris, mes doigts parcourent les rainures sur les zones de recouvrement du sparadrap. Je passe mon doigt sur la lame, c'est bon elle est toujours affûtée.

Une nuit, je fais un drôle de rêve : une dame d'un certain âge est assise, elle a un collier de grosses perles orange, un stylo dans la main, et elle me regarde gentiment. Ses habits ressemblent à ceux d'une vieille paysanne algérienne avec un foulard sur la tête. Ses lèvres bougent mais je n'entends pas ce qu'elle me dit. Sa voix est douce. Elle est assise au premier étage d'une maison, et moi je suis enfant au rez-de-chaussée, devant un long serpent qui me fait peur. Je me réveille, perturbé, moi qui ne rêve jamais... Le serpent, c'est pas bon signe. J'ai l'impression que la vieille voulait me dire quelque chose mais quoi ? Et puis c'est qui cette vieille ? Je n'en connais pas de semblable ; quand j'étais petit et que j'allais en Algérie avec mes grands-parents, je me souviens des repas préparés par la vieille, c'était bon. Le soir, elle me racontait des histoires d'ogres et d'enfants dévorés, cela me faisait peur, je préférais les histoires de cow boys et d'indiens de mon grand-père. Je repense à Mme le docteur, elle m'a dit que j'étais l'héritier d'une histoire douloureuse... et qu'il y avait des trous dedans. Je vais aller à la bibliothèque pour chercher un livre sur la guerre d'Algérie, demain sans faute. Ma mère m'a aussi promis d'encourager mon père à venir me voir... il va me falloir du courage pour poser quelques questions à mon daron. Et est-ce qu'il va me répondre ?

Le lendemain, mes plans sont complètement bouleversés : le maton m'annonce une fouille de la cellule, là maintenant. Merde, j'ai pas planqué mon arbalète. C'est bizarre, pourquoi une fouille maintenant ? Mon voisin, le jaloux, ne m'aurait-il pas dénoncé, ce connard de cafard ?

Il a eu un petit sourire en coin, quand le maton a pris mon arbalète... je me sens vide, vide, vide. Je serre ma lame dans

ma poche, je reste droit dans mes baskets, je sens la rage qui monte, qui monte... je vais lui trouer la peau à mon voisin, lui mettre la hagra...

Contre-champ 4

Les vacances sont finies, je regarde les feuilles du frêne, certaines sont déjà un peu jaunes et je sens la fraîcheur qui annonce la fin de l'été... Tristesse mêlée de mélancolie que je repousse de ma pensée. La reprise du boulot, ma voiture sur le parking, les vérifications de l'entrée de la prison, les portes et leur cliquetis, les signes de la main pour se saluer, les sourires et les grises mines des surveillants, les cris des prisonniers, les rumeurs... je vais retrouver une autre famille en quelque sorte. Je commence à aimer mon métier. L'image de Khaled surgit.

Aujourd'hui, son nom est sur mon agenda... Comment vais-je le retrouver ? Pourrais-je lui raconter ma découverte de cet été ? Le gardien, que je connais bien, me dit qu'il a eu des problèmes avec son voisin de cellule... il l'a agressé, heureusement pas trop gravement. Je suis déçue d'apprendre cela et inquiète, en fait je ne sais pas démêler mes impressions, j'attends qu'il me raconte... mais il ne vient pas, il me fait savoir qu'il est malade.

Je l'attends une semaine, je glane des renseignements ici et là. A-t-il rechuté ? S'est-il scarifié ? Pourquoi s'est-il battu ? Je n'ai que des réponses convenues et banales, tout le monde s'accorde qu'il est un délinquant qui a explosé de rage. Je suis embarrassée, déçue, puis en colère comme une brodeuse à qui on a saccagé le travail minutieux. Va-t-il venir, oui ou non ? Enfin, le voici. Je retrouve le Khaled des mauvais jours, le dos courbé et le regard fuyant en dessous. La main dans sa poche comme toujours. Il est muet comme un tombeau, je me risque à quelques questions, Khaled que s'est-il passé ? On dit que vous avez agressé votre co-détenu ? Les idées noires sont-elles

revenues ? Avez-vous eu des visites ? Des mauvaises nouvelles ? Mes questions sont inutiles, elles deviennent même agressives. J'arrête. Je vais abrégé la consultation, dépitée. Je tente une dernière intervention : mon absence a peut-être été trop longue... Vous avez dû vous sentir seul et oublié, et l'arbalète, qu'est-elle devenue ?

Khaled me regarde énigmatique, il m'écoute. Je continue comme si je lui lisais un livre de conte, j'invente, j'évoque une exposition d'armes que j'ai visitée, il y avait des arbalètes, j'ai pensé à la sienne... et puis après j'ai regardé une émission sur la guerre d'Algérie, quelle sale guerre ! Je continue ne le quittant pas du regard que je fais léger et bienveillant... va-t-il m'interrompre ? Non. Je cesse, vaincue. Bon, je vous donne un autre rendez-vous, sachez que je vous attends.

Champ 4

Quand je lui ai sauté dessus, il a crié avant même que la lame n'entaille sa peau... Son cri a stoppé mon élan, il s'est passé une chose bizarre, j'ai entendu une voix très calme, Khaled qu'elle disait, une voix douce, comme celle de ma grand-mère dans le rêve. Ma rage tout d'un coup m'a semblé inutile, mais mon voisin hurlait comme un animal, c'est lui le chtarbé. Les matons sont arrivés, il m'a accusé de l'avoir frappé, j'ai été dépouillé et mis au mitard.

D'abord, il a fallu que je fasse une nouvelle lame... , cela m'a pris un peu de temps. J'ai chouravé une lime, je l'ai aiguisée. J'ai eu l'idée de mettre une plume de pigeon, des poils de chat, des copeaux de bois, un morceau d'ongle, une petite mèche de cheveux. J'ai enveloppé le tout de sparadrad, puis j'ai entouré le manche de ficelles de toutes les couleurs de façon régulière et serrée, je les ai nouées patiemment, j'ai même trouvé une petite perle que j'ai enfilée dans un fil, j'ai mis un peu de dentifrice sur les nœuds pour que ça tienne. Je voulais mon objet joli. Je me suis senti complet à nouveau, fort... c'est drôle ai-je

pensé, c'est comme un doudou. Un doudou-lame... ou bien une lame-fétiche.

Et ensuite, mon père m'a rendu visite.

Je n'oublierai jamais cette visite : mon daron avait l'air un peu faible, sec. J'avais préparé mes questions. Ses yeux ont plongé dans les miens, et il n'y avait pas de brutalité, juste une lumière intense. Avant même que je n'ouvre la bouche, il m'a dit que ma mère lui avait dit que son passé m'intéressait. C'est dur, sais-tu, nous sommes partis d'Algérie juste après les accords d'Evian, mon père avait été emprisonné puis libéré, il était devenu fou, il voyait des ennemis partout, il me battait, il a été interné un jour, on a dit qu'il était psychopathe, mais je pense qu'il était humilié de ne pas avoir été reconnu, il s'était battu, un de ses frères est mort, et on l'a oublié... nous n'avons plus jamais parlé de cette histoire, c'est tout ce que je peux te dire.

J'ai senti sa peine, l'homme saoul et méchant était devenu un homme résigné et seul. Je me suis senti bizarre, comme une envie de sortir de cet enfer. Je regardais ses mains calleuses d'ouvrier, elles tremblaient, lui non plus n'avait pas eu son coin de soleil en France.

Aujourd'hui, j'ai envie qu'il soit fier de moi.

Le docteur va-t-il pouvoir comprendre cela ? Je n'ai pas envie de lui parler pour l'instant. Ah, elle a mis son beau collier d'Afrique, elle a l'air en forme et peinée de ce qui m'est arrivé. Elle fait semblant ou pas ? Je ne sais pas par où commencer. Je l'écoute, ah, elle ne m'a pas oublié, elle me cause de mon arbalète, de la guerre d'Algérie et en plus elle me raconte une histoire de coiffeuse, je ne comprends pas bien, je me suis retenu de ne pas rire...

Hors-champ

Je lui ai raconté un peu ma fiction sur les objets trouvés en prison, dans le cadre de l'exposition « L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus » à Agen. J'en parle à Arnaud. Je lui ai parlé de mon histoire, pas trop, juste un peu. Je vois ces yeux qui sourient malicieusement, il est curieux. Ça me plaît.

Le lendemain après-midi, je reçois, seule, des patients en consultation. Aujourd'hui Adelina a rendez-vous avec moi. Elle arrive avec Lidiana l'interprète en albanais. C'est une situation difficile pour nous deux. Adelina a son bébé dans les bras, elle entre lentement, je constate que sa silhouette s'est alourdie, elle n'a plus son corps de jeune fille que je lui ai connu. Elle est très pâle, ses cheveux sont retenus par une barrette et ses yeux sont un peu moins cernés que la dernière fois. Elle ne sourit pas. Elle s'assoit et à mon invitation elle me dit qu'elle ne va toujours pas bien, c'est la même chose. Je cache ma déception. C'est une des rares consultations où je suis très engagée, mon corps et celui de ma jeune interprète, pris dans les mouvements du sien. Le bébé commence à jouer avec les jouets que j'ai préparés. Je suis toujours soulagée de voir que, malgré sa mélancolie, elle s'occupe avec patience de ses enfants. Ses gestes sont lents mais adaptés. Je lui avais suggéré de lui chanter des chansons, mais je soupçonne qu'elle ne le fait pas : elle est trop fatiguée, chaque jour est une lutte contre l'invasion des idées péjoratives sur elle-même, je ne suis rien dit-elle, et le désespoir qui la tient en tenaille. A chaque consultation, son corps chancelle, bousculé par des souvenirs de terreur : sa famille l'a reniée pour avoir eu une liaison en dehors du mariage avec un homme catholique en plus ! Ses parents aimants se sont transformés en monstres vociférants et destructeurs. Le couple est parti en exil, elle a mis au monde en France un petit garçon. Malheureusement elle a perdu sa deuxième grossesse, une fille. Sa vie a basculé à ce moment-là. Je m'efforce de transformer sa peine, sa tristesse d'orpheline et sa détresse de mère endeuillée. J'ai le sentiment

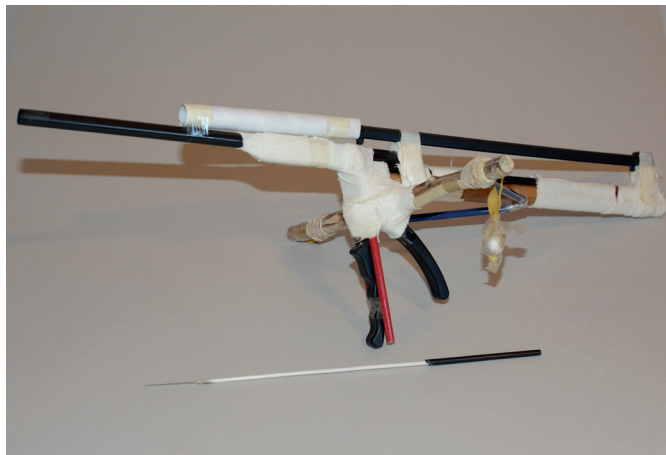
que nous avançons, les mots sont forts, puis je recule, comme si ils étaient encore là, eux, les parents et les gardiens de la tradition, menaçants malgré ma présence.

Aujourd'hui, le silence s'installe, nous regardons son petit garçon, il pleure, elle le prend, lui donne le sein, il s'apaise.

Elle dit qu'elle voudrait me montrer quelque chose, j'accepte avec plaisir et curiosité. Elle sort de sa poussette deux napperons blancs, ronds, fabriqués en crochet avec des points très petits et des arabesques qui prouvent que c'est un travail minutieux ! Ce sont des objets fabriqués par elle, et je lui demande d'où ils viennent, qui lui appris cela, et pourquoi elle me les montre aujourd'hui. Elle a appris la couture, la broderie et le crochet en regardant les femmes de son pays, elle aimait beaucoup cela et à son arrivée en France, elle a créé ces deux objets, profitant du vide créé par son statut précaire de nouvelle arrivante. Puis elle les a rangés, les a oubliés, et les a retrouvés lors d'un rangement. Je regarde avec attention ces deux napperons : Khaled, bien sûr, me fait signe, et je me rappelle aussi d'autres objets, ceux confectionnés par nos grand-mères, mais aussi les robes de mariée admirées au musée d'art brut de Lausanne. Je pense à son activité solitaire à répéter les gestes d'avant, de ceux qu'elle ne reverra sans doute plus, au trousseau des jeunes filles fabriqué pour le mariage, je pense à son désir soudain surgissant de l'oubli, de faire de la couture, qui la détournera dit-elle de la douleur accumulée dans sa poitrine. Je saisis cette belle idée, je l'encourage, la félicite, cherche sur internet l'adresse d'un atelier de couture, je suis sûre que nous avons trouvé le fil d'Ariane qu'il faut suivre pour la sortir du labyrinthe des ces idées annihilantes ! Quelle belle consultation !

La journée est finie, je suis fatiguée et concentrée. Les objets... pensé-je, impulsent un mouvement, grâce aux gestes qu'ils nécessitent, aux modèles qu'ils empruntent, à la pensée qu'ils entraînent. Ne suis-je pas une penseuse ? Une thérapeute qui entraîne la pensée de ceux dont les idées et les affects s'engluent dans la mélancolie, ou bien dans l'anesthésie d'une

vie absurde ? J'encourage souvent mes patients à amorcer un dialogue, avec moi bien sûr, mais aussi avec eux-mêmes, pour créer cet espace vibrant et créateur qui fait de nous des êtres vivants et les objets y ont toute leur place.



Arnaud Théval, *Un œil sur le dos* (2017)
six étagères en métal, 27 photos et texte sur support magnétique
format 20 x 30 cm.

Objets d'amour en cage

Les objets fabriqués en prison sont au point de départ d'une fiction réunissant une femme psychiatre et un jeune homme détenu... Deux personnes se rencontrent par l'entremise d'un imaginaire surgissant d'objets manipulés, bricolés, imaginés, retrouvés. Leurs échanges sont ponctués de compréhension, de complicité silencieuse et de malentendus fructueux. C'est une histoire brève de vies qui se mêlent : celles des protagonistes, celle de l'auteure accompagnée par la présence de l'artiste Arnaud Théval, rappelant que les objets sont les gardiens de la mémoire et les initiateurs du rêve.

Claire Mestre est psychiatre et anthropologue, auteure, présidente de l'association Mana, co-rédactrice en chef de la revue L'autre, cliniques, cultures et sociétés.
Son dernier ouvrage : Bébés d'ici, mères d'exils (coll). Toulouse : Erès ; 2016.